



Lucian Blaga, poète en quête d'une lumière éteinte¹

COMMUNICATION D'YVES NAMUR
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 DÉCEMBRE 2021

*à Jean Poncet,
sans qui cette communication n'aurait pas été possible,
à Horia Bădescu et Rodica Pop,
à celles et ceux de Cluj-Napoca*

« La poésie, écrivait Gabriel Bounoure, vient vers nous, on ne sait d'où, et elle nous quitte, allant vers on ne sait quel au-delà. Mais en passant, elle nous laisse des mots et elle nous fait des signes dont l'interprétation est inépuisable². »

Je sais, pour ma part, d'où me vient la poésie de Lucian Blaga : une publication, à Pékin, dans la revue *Word Literature*³, des textes traduits en mandarin où se côtoyaient Borges, Nabokov, Cortázar, Château-Reynaud, votre humble serviteur... et cet homme dont la photo m'avait d'emblée interpellé tant son regard m'apparaissait troublant voire inquiétant. C'était Lucian Blaga ! « Quiconque a vu les yeux de Blaga ne les oubliera jamais », disait d'ailleurs Gheorghe Grigurcu, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète.

L'année suivante, nous sommes en 1996, la même photographie était reproduite dans les cahiers de la revue *Sud*⁴. Il n'en fallait pas plus pour que ma curiosité s'attarde à cette figure emblématique de la poésie roumaine et que je lise *L'Étoile la*

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/33lXpHQHwME>

² Gabriel Bounoure, *Marelles sur le parvis*, Fata Morgana, 1995.

³ *Word Literature*, N° 6, 1995.

⁴ « Lucian Blaga ou le chant de la terre et des étoiles », *Sud*, n° 115-116, Marseille, 1996.

*plus triste*⁵, publié dans cette magnifique collection *Orphée*, des éditions la Différence (1992). Un choix de poèmes traduits du roumain par Sanda Stolojan⁶ à qui on doit, cela dit en passant, la première traduction en français de l'œuvre roumaine de Cioran, *Des larmes et des saints* (1937).

Mais, qui est ce Lucian Blaga dont le regard « suggérait la combustion » ?



*

Blaga est né le 9 mai 1895 à Lancreãm, petit village de Transylvanie. Ce qui fait donc de lui – à cette époque et jusqu'en 1918 – un citoyen de l'Empire austro-hongrois. Pour rappel, cette région, où la culture et la langue roumaines prédominaient (alors que seules les langues allemande et hongroise donnaient accès aux études supérieures),

⁵ *L'Étoile la plus triste*, Orphée, La Différence, 1992.

⁶ Née à Bucarest, en 1919, décédée à Paris, en 2005, elle a dû quitter son pays en 1962 pour des raisons politiques.

sera rattachée, en décembre 1918, à la Roumanie, jeune pays formé auparavant par l'union de la Moldavie et de la Valachie. Il n'est pas inutile de rappeler ces faits historiques, car ils exerceront une réelle influence, tant sur lui-même que sur son œuvre.

Lancrãm, ce village natal qu'il évoque ainsi, dans un poème intitulé

9 mai 1895

Mon village qui porte
les sonorités d'une larme dans ton nom,
à l'appel profond des mères
en cette nuit-là je t'ai élu
seuil du monde
et sentier de mes passions.

Celui qui vers toi m'a guidé
du fond des âges,
celui qui en toi m'a convoqué
bêni soit-il,
village de larmes inconsolées⁷.

Blaga, fils de pope (comme l'est aussi Emil Cioran), sera donc en étroit contact avec deux cultures : d'une part, l'orientale et son village transylvain, et d'autre part, une culture occidentale, saxonne dira-t-on, qui fait de lui un lecteur des philosophes comme Schopenhauer, Kant ou Spinoza. Pour échapper à la guerre, il s'inscrit à la Faculté de Théologie de Sibiu et, en 1920, est reçu, à Vienne, docteur en philosophe. Sa thèse, rédigée en allemand, portait sur « Civilisation et Connaissance ».

Il fait donc partie, avec Mircea Eliade ou Cioran, de ce qu'on a appelé la « génération tranquille », qui n'avait plus trop, en apparence, à se préoccuper de son identité. En 1920, Blaga est de retour dans sa région natale et s'installe à Cluj où il participe à la fondation d'une revue, *Gindirea* (La Pensée), où il est question de réfléchir à la « roumanité ». N'ayant pu obtenir le poste convoité à l'Université, il

⁷ *L'Étoile la plus triste*, Orphée, La Différence, p 107.

embrasse, dès 1926, la carrière diplomatique : d'abord comme attaché de presse à la Légation roumaine à Varsovie, ville qu'il détestera, puis, en 1927, à Prague qui va l'enchanter. On le retrouvera à Berne de 1928 à 1932, à Vienne en 1932 et finalement à Lisbonne en 1938, avec le titre de ministre plénipotentiaire.

En 1937, il est élu à l'Académie roumaine et son discours de réception n'est ni plus ni moins que l'*Éloge du village roumain*. (Je reviendrai, un peu plus tard, sur cette notion essentielle.) En 1939 et jusqu'en 1948, il occupera enfin la chaire de philosophie de la culture, à l'Université de Cluj. Après la Seconde Guerre mondiale, nous savons ce qu'il en sera de ces pays, de leurs penseurs et écrivains.

Jean Poncet – le poète et diplomate français à qui on doit énormément pour la connaissance de Blaga et son œuvre – écrivait dans la revue *Sud* : « La littérature sera réaliste socialiste ou ne sera pas : celle de Blaga, jugée mystique, ne sera donc plus⁸. » Blaga est dès lors exclu de tout : de l'Université, de l'Académie roumaine, ses livres sont retirés des bibliothèques et des librairies et il est interdit de publication. Entre 1949 et 1959, on le retrouve employé à l'Institut d'Histoire ou à la bibliothèque de l'Académie à Cluj où, ironie du sort, il est chargé de descendre à la cave les livres interdits... dont les siens. Cependant, il poursuit son travail de poète et s'installe, jusqu'à la mort et au-delà, dans ce qu'on peut appeler son exil intérieur. Il meurt le 6 mai 1961, dans une quasi-indifférence, n'ayant plus rien publié si ce n'est une traduction du *Faust* de Goethe (1955).

Vous signaler encore que Le Nobel de 1956 lui échappe, semble-t-il. L'Académie suédoise lui ayant préféré, peut-être sous la contrainte, le poète espagnol Juan Ramon Jiménez qui s'était réfugié à Porto-Rico, fuyant le franquisme. (Blaga avait probablement été présenté par les Roumains en exil, Cioran, Ionesco ou Mircea Eliade, élu parmi nous en septembre 1975.)

*

Si Lucian Blaga est l'auteur de livres philosophiques, une dizaine, de *Pierres pour mon temple* (1919) au *Discobole* (1945) et *L'Élan de l'île*, œuvre posthume (1977), autant de pièces de théâtre, *Eaux troubles* (1923) ou *L'arche de Noé* (1944), mais aussi d'un roman, *La Barque de Charon* (1990), c'est du poète que je voudrais parler

⁸ *Sud, ibidem.*

aujourd'hui, même s'il est vrai que sa poésie et sa pensée philosophique semblent, selon les termes de Jean Poncet, « les deux faces d'une même médaille⁹ ».

Pour ce faire, j'ai actuellement à ma disposition six ouvrages : *L'Étoile la plus triste*, le numéro spécial de la revue *Sud* et quatre titres qui composent aujourd'hui les premiers jalons de l'œuvre complète en cours de publication en langue française. Il s'agit des *Poèmes de la lumière* (1919), *Les Pas du prophète* (1921), *Dans le grand passage* (1924) et *Éloge du sommeil* (1929).

Ces recueils, on les doit, d'abord, à la ténacité d'un homme, Jean Poncet, et ensuite, à celle d'un éditeur à Lyon, Jacques André. Ce travail n'est pas terminé, loin de là, puisqu'il reste trois titres à paraître pour en finir avec le premier cycle, celui des œuvres publiées avant la mise au silence de son auteur. Il s'agit de *Au partage des eaux* (1933) – encore inédit, mais j'ai eu accès à cette traduction toujours en cours –, *Au seuil du Mystère* (1938) et *Les Marches insoupçonnées* (1943). Quatre autres titres, formant le second cycle, celui de l'exil intérieur, ils nous sont accessibles par les seuls choix qu'a réalisés Sanda Stolojan, pour la collection *Orphée* et Jean Poncet, pour la revue *Sud* qui fait là œuvre remarquable de passeur, nous donnant près de quatre-vingts poèmes et un chapitre du roman, *La Barque de Charon*. Vous signaler encore que l'œuvre poétique de Blaga a bénéficié du label de l'Unesco et son œuvre poétique complète traduite en anglais.

La réflexion que j'entends poursuivre aujourd'hui sur l'œuvre poétique de Lucian Blaga ne peut donc être que fragmentaire mais elle s'imposait à mes yeux ; elle sera donc à revoir ou à compléter d'ici quelques années.

Il s'agit pour moi de vous faire découvrir celui qui terminait son poème, intitulé *Aux lecteurs*, par ceci :

Mais les mots sont les larmes de ceux qui auraient tant voulu
mais n'ont pas su pleurer.
Combien amère est toute parole,
aussi – laissez-moi
cheminer muet parmi vous,
et venir à votre rencontre les yeux fermés¹⁰.

⁹ Jean Poncet, préface aux *Poèmes de la lumière*, Jacques André Éditeur, 2016, p 17.

¹⁰ *L'Étoile la plus triste*, p 23.

*

Blaga a 24 ans et prépare un doctorat en philosophie lorsque paraît, en avril 1919, son premier recueil, *Les Poèmes de la lumière*.

Il n'est pas anodin de signaler cette date de publication. C'est qu'en effet, la Transylvanie (dont est originaire Blaga) vient – depuis quelques mois et à la suite du démantèlement de l'empire austro-hongrois – d'être rattachée à la Valachie et la Moldavie pour former la Grande Roumanie. Ce recueil, publié à Sibiu, a donc bénéficié de cet élan patriotique, bien compréhensible pour une nouvelle nation qui renoue enfin avec sa langue et sa culture. Blaga, dira lui-même, dans un poème daté de 1959 mais publié après sa mort :

À écrire des vers même les plus neufs
je ne fais qu'œuvre d'interprète.
Car tel est l'unique fondement sur quoi le vers
peut s'accomplir et se faire fleur.
À jamais traducteur. Je traduis
en langue roumaine
le chant que mon cœur
me murmure tout bas, dans sa langue¹¹.

Pour la petite histoire, une deuxième édition de ce recueil fut publiée la même année par Cartea Românescă à Bucarest, un poème ayant été supprimé, six autres disparaîtront en 1942, l'auteur préparant alors l'édition définitive de ses poèmes.

Une remarque encore, avant d'aborder le contenu de ce premier recueil : nombreux sont les écrivains roumains que nous lisons (probablement parce qu'ils ont écrit en français) et dont la réputation n'est plus à faire : Cioran, Tristan Tzara, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, Ionesco, Gheracin Luca ou Mircea Eliade. Mais rares sont ceux que nous connaissons quand ils n'ont publié, de leur vivant, que dans la seule langue roumaine. Qui a lu Daniel Turcea dont la collection Orphée a publié ce beau

¹¹ « Lucian Blaga ou Le chant de la terre et des étoiles », revue *Sud*, 1996, p 227.

livre qu'est *L'Épiphanie* (1997) ? Tel est le sort de Lucian Blaga, celui-là même qui dit s'être agenouillé « près de l'étoile la plus triste¹² ».

Mais revenons aux *Poèmes de la lumière* et leurs thématiques qui seront récurrentes, à savoir, les mystères dont regorge le monde et une certaine lumière, à propos de laquelle il écrit, dès le premier poème :

...
La lumière des autres
étouffe le charme impénétrable qui se cache
au profond des ténèbres,
mais moi,
moi avec ma lumière j'amplifie le mystère du monde –
comme les rayons blancs de la lune
n'éteignent point mais au contraire
avivent l'obscur frémissement de la nuit,
de même j'enrichis moi aussi l'horizon ténébreux
des vastes frissons du saint mystère
et tout l'incompris
devient incompréhension plus grande encore
sous mes yeux –
car j'aime
les fleurs, les yeux, les lèvres et les tombes¹³.

Un poète qui « ne piétine pas la corolle de merveilles du monde » et n'assassine pas les mystères avec « la raison » ou « les raisonnements » (selon les traducteurs) mais qui cultive l'incompris du monde, faisant en sorte que cela devienne une « incompréhension plus grande encore / sous mes (ses) yeux – / car j'aime / les fleurs, les yeux, les lèvres et les tombes¹⁴ ».

¹² *L'Étoile la plus triste*, extrait du poème *Épilogue*, p 119.

¹³ *Les Poèmes de la lumière*, Jacques André éditeur, 2016, p 25.

¹⁴ *Ibidem*.

« J'ai grandi nourri par le mystère du monde¹⁵, s'exclame-t-il dans le poème intitulé *Mais les montagnes – où sont-elles ?* »

Quant à cette lumière dont il se sent envahi, notre poète l'assimile à une goutte « de cette lumière / qui fut créée au jour premier, / de cette lumière tant et tant assoiffée de vie ». Cette évocation de la genèse, instant où le créateur (qu'il appelle *L'Insondable*, plus tard *Le Charitable*, plus tard encore *Le Grand Anonyme* comme d'autres parlent du Grand Architecte) dit « Que la lumière soit ! », est une réflexion qu'on retrouve à plusieurs reprises dans son œuvre. Ainsi, dans *Le Grand Passage* (1924) et le poème intitulé *Silence entre les choses anciennes* :

Proche est ma montagne bien aimée.
Entouré de choses anciennes
couvertes de mousse depuis les premiers jours de la création,
au soir des sept soleils noirs
qui font la bonne obscurité,
je devrais être heureux
...
et le regret m'étreint de n'être pas resté
au pays sans nom¹⁶.
...

Si le poète s'intéresse au cosmos – « Je m'enivre de cosmos comme un païen¹⁷ ! », écrira-t-il dans le poème intitulé *La Lumière du paradis* –, c'est aussi pour mieux saisir la nature et la terre qui l'entourent et nourrissent son questionnement.

La terre n'avait-elle donc rien
à me dire ? Cette terre

impitoyable d'horizon sans fin, assassine de mutisme,
rien¹⁸ ?

¹⁵ *Ibidem*, p 51.

¹⁶ *L'Étoile la plus triste*, collection Orphée, La Différence, 1992.

¹⁷ *Les Poèmes de la lumière*, Jacques André éditeur, p 57.

¹⁸ *Ibidem*, p 31.

Pour l'entendre, il lui faudra coller son « oreille à la surface du pré – incertain et soumis ». La terre lui répondra, mais sous le pré, ce sont « les battements tumultueux » du cœur de l'aimée qu'il entendra ! Un poète, on l'aura compris, qui célèbre la fusion des corps avec la terre, allant jusqu'à chanter le chêne qui fournira le bois de son propre cercueil. Et, dans un poème intitulé *Ta chevelure*¹⁹, c'est la chevelure de l'aimée qu'il dresse en métaphore du voile « que nul regard ne saurait percer », celui qui « change en mystère le monde entier », « nous rendant aveugles au réel ».

Si Edmond Jabès écrit, dans *Aely*, que « voir c'est ouvrir une porte », Blaga s'entend au fait que nous ne savons pas voir, qu'ainsi notre ignorance grandit et que le réel nous échappe inexorablement. Le poète en venant même à demander au Maître de lui ôter la vue :

...

Un jour, épuisé par le bleu trop pur
... le premier homme
tomba, le visage dans la poussière :
« Maître, ôte-moi la vue,
ou si tu le peux, jette sur mes yeux,
un suaire,
que je cesse de voir
les fleurs, le ciel, les sourires d'Ève et les nuages,
car vois-tu – leur lumière me fait mal ».

Alors le Charitable en un moment de pitié
Lui donna – les larmes²⁰.

Il sera encore question d'Ève, de la pomme et du serpent dans un poème éponyme. Un serpent qui lui avait chuchoté à l'oreille « quelque chose dont les écritures ne parlent pas » ! Mais quoi qu'il en soit, nous dit le poète :

Depuis lors la femme sous ses paupières cache un secret

¹⁹ *Les poèmes de la lumière*, Jacques André Éditeur, p 37.

²⁰ *Ibidem*, extrait du poème *Les Larmes*, p 47.

et chaque battement de ses cils est comme pour dire
qu'elle sait quelque chose
que nous ne savons pas,
que nul ne sait,
pas même Dieu²¹.

La figure d'Ève est également traitée dans le poème *Légende*²² mais de manière assez sarcastique : la première femme ayant rejeté, dans le vent, un pépin de pomme qui s'était logé entre ses dents. Lequel pépin donnera des générations de pommiers jusqu'à celui qui servira pour la croix de Jésus !

Ce premier recueil, comme l'a écrit le poète roumain Horia Badescu, est « jubilatoire, passionné et expansif, mais bien mature... un monde plein de merveilles où toute chose est lumière²³ ».

En 1921 paraît *Les Pas du prophète*, un second volume à propos duquel Blaga dira « qu'il y a une nette évolution vers quelque chose qui a beaucoup à voir avec l'expressionnisme ». La critique semble cependant avoir été sévère avec cette publication et je dois bien avouer n'y avoir trouvé que de rares fragments qui m'aient retenu.

Ainsi, toujours autour de l'aimée et son tremblement de paupières : « Ta bouche est un raisin gelé ». À propos d'un berceau – celui que le poète fouille pour y chercher le nourrisson qu'il a été – cette image : « Les araignées y tissaient leur monde fragile / et les vers patiemment creusaient son silence. »

Et peut-être ce bref poème de cinq vers :

Le Psalmiste

Quand tu marches pieds nus sous les tilleuls
les pigeons assoupis sur les auvents rouillés

²¹ *Ibidem*, extrait du poème *Ève*, p 67.

²² *Ibidem*, p 87.

²³ *Ibidem*, postface de Horia B•descu, p 127.

s'éveillent, prenant
tes pas, si légers, pour des graines jetées
par une main attentionnée²⁴.

En 1924, le poète a la trentaine et déjà, avoue-t-il, « le dos un peu voûté / à force de me pencher sur les énigmes du monde²⁵ ». C'est la parution de *Dans le grand passage*, un recueil où s'installe le désenchantement, « la cendre grise », selon Jean Poncet, son traducteur, évoquant aussi le fond mélancolique de Blaga. Une raison supplémentaire étant peut-être que, à cette époque, Blaga n'obtient pas le poste universitaire auquel il aspirait à Cluj ? Et ne parlons pas du peu de succès de ses pièces de théâtre et des accusations de « germanisme » ou de « philosophisme » dont il fait l'objet.

Blaga n'est pas loin, me semble-t-il, de partager dans certains poèmes ce dont parlera bien plus tard (en 1973) Emil Cioran, cet *Inconvénient d'être né*. Ainsi ces fragments dont le premier déjà cité : « j'ai grand regret de n'être pas resté / au pays sans nom » ou « Père, je te pardonne de m'avoir semé / au creux des sillons du monde ».

Si le poète pense à la mort, au temps qui passe, trouve Dieu inaccessible voire maudit, il évoque aussi la vie à la campagne, les charrues, le sonneur de cloches ou l'ouvrier. Peut-être trouve-t-il là une certaine consolation dans *l'âme du village* car, affirme-t-il, « l'éternité est née dans le village ».

Ami qui as grandi à la ville
loin de toute compassion, tel un géranium dans son pot,
ami qui n'as encore jamais vu
la campagne danser avec le soleil sous les poiriers en fleurs,
donne-moi la main,
viens, je m'en vais te montrer les sillons du siècle.

...les charrues, les charrues, les innombrables charrues :
grands oiseaux noirs
du ciel descendus sur la terre.
Attention de ne pas les effrayer –
il faut t'en approcher en chantant.²⁶

²⁴ *Les Pas du prophète*, Jacques André Éditeur, 2017.

²⁵ *Dans le grand passage*, Jacques André Éditeur, 2018, p 57.

²⁶ Titre d'un poème de *Dans le grand passage*.

Avec ce troisième opus, Blaga semble opter pour le chemin du silence, « j'ai posé les scellés sur ma porte / pour ne plus m'attacher...²⁷ », écrit-il, préfigurant peut-être la mort, sa propre mort.

Lavez-vous de cette terre
et partez :
car je vous le dis – ici le vin fou de la vie
s'est perdu dans la cendre ,
mais tous les autres chemins mènent au conte,
au grand conte, au conte éternel²⁸.

Lucian Blaga semble désormais habité par une immense tristesse et manifestement sujet aux troubles dépressifs (*une grande dépression spirituelle*, écrira-t-il dans une lettre à un ami), troubles auxquels s'ajoutent les difficultés matérielles. En 1924, l'Université de Cluj lui refuse un poste d'enseignant et son épouse se voit alors contrainte d'ouvrir son cabinet dentaire pour subvenir aux besoins de la famille. En novembre 1926, il se résout cependant à embrasser la carrière diplomatique (que j'ai évoquée).

Mais le poète n'en reste pas moins inspiré. C'est ainsi que paraît en 1929 *Éloge du sommeil*. S'il a été dit que Blaga était un grand dormeur et pouvait justifier le titre du recueil, il me semble évident d'y voir, ici encore, le territoire de la mort. Je n'en veux pour preuve que ces fragments : « ...je chante encore le grand passage / le sommeil du monde, les anges de cire²⁹ », ces hiboux sur les sapins « semblables à des urnes³⁰ », « Dans mon sommeil mon sang comme une vague / se retire de moi / et s'en retourne vers mes parents³¹. », « je suis le frère exténué / du ciel d'en bas / et de la fumée tombée de l'âtre³² », « ...la pendule des ombres me soumet à l'épreuve³³ ». Et, dans *L'Oiseau sacré*, un poème qui évoque une sculpture de Brâncuși :

²⁷ *Dans le grand passage*, p 81.

²⁸ *Dans le grand passage*, extrait du poème *Signes*, p 83.

²⁹ *Éloge du sommeil*, Jacques André Éditeur, 2019, p 25.

³⁰ *Ibidem*, extrait du poème *Sommeil*, p 27.

³¹ *Ibidem*.

³² *Ibidem*, extrait du poème *Fumée tombante*, p 29.

³³ *Ibidem*, extrait du poème *Soleil couchant*, p 47.

Tapi dans les ténèbres comme en un conte
tu fais chanter la flûte rêvée du vent
pour ceux qui sous terre boivent leur sommeil
à la coupe des pavots noirs.³⁴

Quand le poète ne se décrit pas avec la tête inclinée vers le trou :

Au-dessus du puits j'ai incliné
mes pensées et leurs mots.
Le ciel ouvre
un œil au profond de la terre³⁵.

Notre confrère François Emmanuel a longuement analysé une attitude qui semble être celle prise par Lucian Blaga : l'écriture, comme instrument de guérison³⁶. Ainsi, le dernier poème de ce recueil commence-t-il par cette phrase : « Frère, tout livre te semble une maladie vaincue. » Mais il ajoute d'emblée : « Mais celui qui t'a parlé est dans la terre. / Il est dans l'eau. Il est dans le vent. / Ou plus loin encore³⁷. »

Durant sa brève carrière diplomatique, onze années en tout, Blaga publiera encore deux recueils : *Au partage des eaux* (1933) et *Au seuil du mystère* (1938). Si, grâce à l'amabilité de Jean Poncet, il m'a été donné, de consulter quelques pages du *Partage des eaux* traduit en français mais encore inédit à ce jour, c'est aussi les lectures de la revue *Sud* et l'anthologie, *L'Étoile la plus triste*, parue à La Différence qui m'ont servi pour approcher quelque peu les dernières publications poétiques de Blaga.

La Lumière d'hier, poème figurant dans *Au partage des eaux*, définit à merveille la position du poète. Il faudrait le citer dans son entièreté, j'en resterai aux six derniers vers :

Je suis en quête, mais ne sais quelle quête. Je suis en quête
d'une heure sublime demeurée en moi sans corps
telle la marque d'une bouche sur un vase mort.

³⁴ *Ibidem*, extrait du poème *L'Oiseau sacré*, p 33.

³⁵ *Ibidem*, extrait du poème *Tête inclinée*, p 49.

³⁶ *Guérir par l'écriture*, François Emmanuel, ARLLF, 2021.

³⁷ *Éloge du sommeil*, extrait du poème *Fin*, p 81.

Je suis en quête, mais je ne sais quelle quête. Sous les étoiles d'hier,
les étoiles fanées, je suis en quête
de la lumière éteinte dont je chante la gloire³⁸.

Blaga est resté fidèle à lui-même : interpellé par le mystère du monde, fasciné par l'origine dont il pense probablement avoir conservé en lui quelques strates invisibles, « Chaque être porte une signature / semblable à des runes oubliées par les siècles³⁹ », écrit-il.

Ce recueil, publié, je le rappelle en 1933, à cependant de quoi nous interpellier. Ainsi y trouve-t-on un poème intitulé *Le Train des morts* ou un autre que voici :

Maladie

Une maladie rampe de par le monde,
sans visage, sans nom.

Est-ce une créature ? Ou seulement le vent ?
Nul n'a de mot pour la conjurer.

Malade l'homme, malade la pierre,
l'arbre s'éteint, l'être s'effrite.

L'argent noir, la glaise dolente et grave
sont or déchu et malade.

Le siècle pleure des larmes obliques.
J'invoque par des signes l'oubli et la guérison⁴⁰.

³⁸ Revue *Sud*, 1996, p 133.

³⁹ Revue *Sud*, 1996, p 139.

⁴⁰ *Le Partage des eaux*, à paraître.

Par ses fonctions, Blaga aurait-il eu conscience, dès 1931 (date du poème), de ces idéologies funestes qui commençaient à se propager ? Une chose est certaine, en 1935, il publie dans la revue *Gândirea* (La Pensée) un texte dont voici un fragment : « Les messianismes racistes, développés soit en doctrine théologique, soit en doctrine biologique, sont dans la même mesure forme d'une arrogance collective. (...) Le messianisme raciste, de toute sorte, a été et est touché par une pénible cécité devant les vertus des autres races. Un peuple frappé par cette cécité ne peut plus se dépasser et il n'a d'yeux que pour lui-même⁴¹. »

Mais, vaille que vaille, la vie continue et en 1939, Blaga devient professeur de philosophie à l'Université de Cluj. Il fera paraître les années suivantes quelques essais philosophiques : *Trilogie de la connaissance* (1943), *Trilogie de la culture* (1944) et *Trilogie des valeurs* (1946). Et aussi un recueil, *Les Marches insoupçonnées*, en 1943.

À l'installation du régime communiste (1947), Blaga est exclu de l'Université en 1948. Il vivra désormais en exil intérieur jusqu'à sa mort, le 6 mai 1961.

Des livres nous restent à découvrir en langue française, dont ses Poésies posthumes parues en 1962 (*L'âge de fer*, *Navires de cendres*, *La chanson du feu*, *Ce qu'entend la licorne*). Que contiennent-ils ? À ce jour, je n'ai pu consulter que la cinquantaine de pages de la revue *Sud*. Ils allient, me semble-t-il, une très grande maîtrise d'écriture et une philosophie de vivre, fût-ce dans l'exil intérieur.

Ainsi, extrait de *L'Âge de fer*, le poème *Inscription* dont voici un fragment et qui, à lui seul, résume bien la « théologie négative » dont est imprégnée la pensée orthodoxe :

Les chemins que nous n'empruntons pas,
les chemins qui demeurent en nous,
eux aussi, innombrables, nous mènent quelque part.
Les paroles que nous ne prononçons pas,
les paroles qui demeurent en nous,
elles aussi, sans fin, dévoilent l'être⁴².
...

⁴¹ In postface d'Horia B•descu au *Partage des eaux*, à paraître.

⁴² Revue *Sud*, 1996, p 173.

Qu'on me permette, simplement, de terminer cette communication – que je dédie à Jean Poncet, mes amis de Cluj, Horia Bădescu et Rodica Pop – par cet autoportrait de Lucia Blaga :

Autoportrait

Lucian Blaga est muet comme un cygne.
Dans sa patrie
la neige de l'être tient lieu de mots.
Son âme est en quête,
quête muette et séculaire,
depuis toujours, jusqu'à l'ultime frontière.

Il va cherchant l'eau où boit l'arc-en-ciel.
Il va cherchant l'eau
où l'arc-en-ciel
boit sa beauté et son néant⁴³.

Son âme, avait-il écrit, « a quitté sa demeure. / Elle s'est perdue dans l'infini et cherche en vain / le chemin du retour⁴⁴ ».

Depuis quelques années, et grâce à ceux dont j'ai évoqué les noms, l'œuvre poétique de Lucian Blaga a probablement pris le chemin du retour, celui de la pleine lumière.

Copyright © 2021 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Yves Namur, *Lucian Blaga, poète en quête d'une lumière éteinte [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021. Disponible sur : <www.arlffb.be>

⁴³ Revue *Sud*, 1996, *Autoportrait*, extrait de *Les Marches insoupçonnées*, p 159.

⁴⁴ *Les Poèmes de la lumière*, Jacques André Éditeur, 2016, extrait de *Au bord de la mer*, p 39.